

Septembre 2022, atterrissage nocturne sur le tarmac. Engourdie par la fatigue mais les yeux grand ouverts pour tout saisir. Quelques jours dans la capitale, à apprivoiser les codes d'une nouvelle culture et les arabesques d'un alphabet jusqu'alors inconnu. Sur la moto, les rues défilent dans un tourbillon d'images qui s'entremêle avec le souvenir de voyages passés, dans des lieux à la fois semblables et tellement différents. Contemplation du vert à l'infini. Papayers, cocotiers, frangipaniers... Émerveillement du coucher de soleil. Camaïeux d'orange et de rose sur les eaux du fleuve. Je savoure ces instants avec les autres volontaires. Un court temps tous ensemble pour apprendre les rudiments de la langue, partager nos impressions, créer les prémices d'une amitié.

Le temps file et vient le moment du départ, seule, pour le sud. Fébrilité mi-joyeuse, mi-anxieuse. Ma mission démarre ! Après dix-sept heures de bus à zigzaguer entre les ornières, je découvre une maison à l'abandon. Les conséquences de deux ans de pandémie sans aucun représentant de l'association. J'ai le cœur qui se dégonfle tel un pneu qui claque sur la route. Souris en décomposition dans les draps, et celles bien vivantes au plafond. Meubles rongés par les fourmis. Toilettes désaffectées. Nourriture périmée. En mode « pilote automatique ». Faire bonne figure face au propriétaire. Je ravale mes pleurs et m'efforce de sourire. Il me faudra un mois pour tout remettre en état.

Heureusement, dès le lendemain, je commence par une semaine d'immersion au sein d'un foyer de jeunes filles. Je suis une plongeuse en apnée qui remonte à la surface. L'étau autour de ma poitrine se desserre, les vannes s'ouvrent et les larmes roulent. C'est le plus beau moment du début de ma mission, le lieu sans lequel je n'aurais jamais tenu, mon sas de décompression, là où je me sens un peu à la maison. Avant tout le plaisir des bonheurs simples : cuisiner ensemble au feu de bois, désherber les champs de manioc, faire la lessive à la main, replonger en enfance avec des bonbons aux saveurs étranges, leur faire découvrir les chamallows grillés en échange, se réunir pour regarder un film le vendredi soir, n'y rien comprendre mais aimer quand même... Grâce à ces adolescentes, je me suis rappelée pourquoi j'étais partie. J'ai partagé un bout de leur vie, appris à les connaître, et à les comprendre un peu. Joie de manger exactement comme elles, de voir que les chiens me reconnaissent, de pouvoir balbutier chaque jour davantage... Tout accomplissement, même minime, est une petite victoire qui me réjouit infiniment.

Parfois, j'ai des moments d'abattement. Face à la charge de travail administratif, notamment. L'impression d'être un robot qui répète les mêmes questions en boucle aux enfants, sans pouvoir les rencontrer vraiment. Peur de ne pas être à la hauteur, également. Tisser une relation prend du temps alors que les choses à accomplir s'accumulent, dans une pile qui ne cesse de

grandir continuellement. Difficulté face à la réalité du terrain, enfin. Nombreux sont ceux qui se rêvent en policiers, soldats ou médecins. Et ces filières ne sont pas à leur portée. Trop de corruption. Pas assez d'argent, ni de connexions. Rester humble et accepter cette autre existence. Pour ces élèves issus de familles pauvres et des minorités, c'est déjà beaucoup d'aller au lycée. Alors oui, même si certains retournent dans leur village travailler aux champs et que cela paraît forcément un peu décevant, se dire que c'est déjà bien. Parce que c'est le cas. Grâce à leur scolarité, ils ont pu découvrir d'autres horizons, faire des choix quant à leur futur, démarrer dans la vie d'adulte avec plus de connaissances que leurs parents n'en ont jamais eues.

J'oscille entre émerveillement et découragement. J'apprends à mieux me connaître, à identifier mes limites, à savourer les intervalles de bonheur, ceux qui parviennent à illuminer toute une journée de leur lumière dorée. Comme cette jeune fille qui choisit d'arrêter l'école, mais verse quelques larmes dans mes bras lorsqu'elle part. Ces familles qui n'ont rien, mais m'accueillent avec un sourire immense. Cette responsable âgée qui me parle dans une langue que je peine à comprendre, mais qui fait ressurgir le souvenir de ma grand-mère. Ces gosses qui se massent à l'entrée de la pièce et attendent pour me rencontrer. Le goût d'une confiture à la papaye, le regard espiègle d'un enfant, la nature qui bruisse, la surprise de tomber sur des gens que je connais dans la rue, les entendre crier mon nom, les virées à moto, le soleil sur ma peau...

Je compte parfois les jours, je songe quelquefois à mon retour, mais il y a aussi des rencontres qui sont gravées dans mon cœur, et des situations bouleversantes qui méritent qu'on se batte pour les améliorer. J'espère repartir avec le sentiment d'avoir été utile, d'avoir réussi à aider quelques enfants à s'épanouir, d'avoir contribué à rendre le monde un soupçon plus beau. Un pas après l'autre, tout doucement, je suis à ma place.